PAUL CLAUDEL
de l'Académie française

LE SOULIER DE SATIN

Version intégrale

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PAUL CLAUDEL
de l'Académie française

LE SOULIER DE SATIN

Version intégrale

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1929, renouvelé en 1957.*

Extrait de la publication

AU PEINTRE JOSÉ MARIA SERT

Extrait de la publication

Deus escreve direito por linhas tortas.

Proverbe portugais.

Etiam peccata.

Saint Augustin.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

... Comme après tout il n'y pas impossibilité complète que la pièce soit jouée un jour ou l'autre, d'ici dix ou vingt ans, totalement ou en partie, autant commencer par ces quelques directions scéniques. Il est essentiel que les tableaux se suivent sans la moindre interruption. Dans le fond la toile la plus négligemment barbouillée, ou aucune, suffit. Les machinistes feront quelques aménagements nécessaires sous les yeux mêmes du public pendant que l'action suit son cours. Au besoin rien n'empêchera les artistes de donner un coup de main. Les acteurs de chaque scène apparaîtront avant que ceux de la scène précédente aient fini de parler et se livreront aussitôt entre eux à leur petit travail préparatoire. Les indications de scène, quand on y pensera et que cela ne gênera pas le mouvement, seront ou bien affichées ou lues par le régisseur ou les acteurs eux-mêmes qui tireront de leur poche ou se passeront de l'un à l'autre les papiers nécessaires. S'ils se trompent, ça ne fait rien. Un bout de corde qui pend, une toile de fond mal tirée et laissant apparaître un mur blanc devant lequel passe et repasse le personnel sera du meilleur effet. Il faut que tout ait l'air provisoire, en marche, bâclé, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme ! Avec des réussites, si possible, de temps en temps, car même dans le désordre il faut éviter la monotonie.

L'ordre est le plaisir de la raison : mais le désordre est le délice de l'imagination.

Je suppose que ma pièce soit jouée par exemple un jour de Mardi-Gras à quatre heures de l'après-midi. Je rêve une grande salle chauffée par un spectacle précédent, que le public envahit et que remplissent les conversations. Par les portes battantes on entend le tapage sourd d'un orchestre bien nourri qui fonctionne dans le foyer. Un autre petit orchestre nasillard dans la salle s'amuse à imiter les bruits du public en les conduisant et en leur donnant peu à peu une espèce de rythme et de figure.

*Apparaît sur le proscenium devant le rideau baissé l'*ANNONCIER. *C'est un solide gaillard barbu et qui a emprunté aux plus attendus Velasquez ce feutre à plumes, cette canne sous son bras et ce ceinturon qu'il arrive péniblement à boutonner. Il essaye de parler, mais chaque fois qu'il ouvre la bouche et pendant que le public se livre à un énorme tumulte préparatoire, il est interrompu par un coup de cymbale, une clochette niaise, un trille strident du fifre, une réflexion narquoise du basson, une espièglerie d'ocarina, un rot de saxophone. Peu à peu tout se tasse, le silence se fait. On n'entend plus que la grosse caisse qui fait patiemment* POUM POUM POUM, *pareille au doigt résigné de Madame Bartet battant la table en cadence pendant qu'elle subit les reproches de Monsieur le Comte. Au-dessous roulement* PIANISSIMO *de tambour avec des* FORTE *de temps en temps, jusqu'à ce que le public ait fait à peu près silence.*

L'ANNONCIER, *un papier à la main, tapant fortement le sol avec sa canne, annonce :*

LE SOULIER DE SATIN

OU LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS SÛR

action espagnole en quatre journées.

Extrait de la publication

Première journée

Coup bref de trompette.

La scène de ce drame est le monde et plus spécialement l'Espagne à la fin du XVI*e*, *à moins que ce ne soit le commencement du* XVII*e siècle. L'auteur s'est permis de comprimer les pays et les époques, de même qu'à la distance voulue plusieurs lignes de montagnes séparées ne font qu'un seul horizon.*

Encore un petit coup de trompette.
Coup prolongé de sifflet comme pour la manœuvre d'un bateau.
Le rideau se lève.

Extrait de la publication

Personnages de la première journée

L'ANNONCIER.
LE PÈRE JÉSUITE.
DON PÉLAGE.
DON BALTHAZAR.
DONA PROUHÈZE (Dona Merveille).
DON CAMILLE.
DONA ISABEL.
DON LUIS.
LE ROI D'ESPAGNE.
LE CHANCELIER.
DON RODRIGUE.
LE CHINOIS.
LA NÉGRESSE JOBARBARA.
LE SERGENT NAPOLITAIN.
DON FERNAND.
DONA MUSIQUE (Dona Délice).
L'ANGE GARDIEN.
L'ALFÉRÈS.
SOLDATS.

Extrait de la publication

SCÈNE PREMIÈRE

L'ANNONCIER, LE PÈRE JÉSUITE

L'ANNONCIER : Fixons, je vous prie, mes frères, les yeux sur ce point de l'Océan Atlantique qui est à quelques degrés au-dessous de la Ligne à égale distance de l'Ancien et du Nouveau Continent. On a parfaitement bien représenté ici l'épave d'un navire démâté qui flotte au gré des courants. Toutes les grandes constellations de l'un et de l'autre hémisphères, la Grande Ourse, la Petite Ourse, Cassiopée, Orion, la Croix du Sud, sont suspendues en bon ordre comme d'énormes girandoles et comme de gigantesques panoplies autour du ciel. Je pourrais les toucher avec ma canne. Autour du ciel. Et ici-bas un peintre qui voudrait représenter l'œuvre des pirates — des Anglais probablement, — sur ce pauvre bâtiment espagnol, aurait précisément l'idée de ce mât, avec ses vergues et ses agrès, tombé tout au travers du pont, de ces canons culbutés, de ces écoutilles ouvertes, de ces grandes taches de sang et de ces cadavres partout, spécialement de ce groupe de religieuses écroulées l'une sur l'autre. Au tronçon du grand mât est attaché un PÈRE JÉSUITE, comme vous voyez, extrêmement grand et maigre. La soutane déchirée

Extrait de la publication

laisse voir l'épaule nue. Le voici qui parle comme il suit : *Seigneur, je vous remercie de m'avoir ainsi attaché...* Mais c'est lui qui va parler. Ecoutez bien, ne toussez pas et essayez de comprendre un peu. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouvez pas amusant qui est le plus drôle. (*Sort* L'ANNONCIER.)

LE PÈRE JÉSUITE : Seigneur, je vous remercie de m'avoir ainsi attaché ! Et parfois il m'est arrivé de trouver vos commandements pénibles

Et ma volonté en présence de votre règle

Perplexe, rétive.

Mais aujourd'hui il n'y a pas moyen d'être plus serré à Vous que je ne le suis et j'ai beau vérifier chacun de mes membres, il n'y en a plus un seul qui de Vous soit capable de s'écarter si peu.

Et c'est vrai que je suis attaché à la croix, mais la croix où je suis n'est plus attachée à rien. Elle flotte sur la mer.

La mer libre à ce point où la limite du ciel connu s'efface

Et qui est à égale distance de ce monde ancien que j'ai quitté

Et de l'autre nouveau.

Tout a expiré autour de moi, tout a été consommé sur cet étroit autel qu'encombrent les corps de mes sœurs l'une sur l'autre, la vendange sans doute ne pouvait se faire sans désordre,

Mais tout, après un peu de mouvement, est rentré dans la grande paix paternelle.

Et si je me croyais abandonné, je n'ai qu'à attendre le retour de cette puissance immanquable sous moi qui me reprend et me remonte avec elle comme si pour un moment je ne faisais plus qu'un avec le réjouissement de l'abîme,

Extrait de la publication

Cette vague, voici bientôt la dernière pour m'emporter.

Je prends, je me sers de toute cette œuvre indivisible que Dieu a faite toute à la fois et à laquelle je suis étroitement amalgamé à l'intérieur de Sa sainte volonté, ayant renoncé la mienne.

De ce passé dont avec l'avenir est faite une seule étoffe indéchirable,

De cette mer qui a été mise à ma disposition,

Du souffle que je ressens tour à tour avec sa cessation sur ma face, de ces deux mondes amis, et là-haut dans le ciel de ces grandes constellations incontestables,

Pour bénir cette terre que mon cœur devinait là-bas dans la nuit, tant désirée !

Que la bénédiction sur elle soit celle d'Abel le pasteur au milieu de ses fleuves et de ses forêts ! Que la guerre et la dissension l'épargnent ! Que l'Islam ne souille point ses rives, et cette peste encore pire qu'est l'hérésie !

Je me suis donné à Dieu et maintenant le jour du repos et de la détente est venu et je puis me confier à ces liens qui m'attachent.

On parle d'un sacrifice quand à chaque choix à faire il ne s'agit que de ce mouvement presque imperceptible comme de la main.

C'est le mal seul à dire vrai qui exige un effort, puisqu'il est contre la réalité, se disjoindre à ces grandes forces continues qui de toutes parts nous adoptent et nous engagent.

Et maintenant voici la dernière oraison de cette messe que mêlé déjà à la mort je célèbre par le moyen de moi-même : Mon Dieu, je Vous prie pour mon frère Rodrigue ! Mon Dieu, je Vous supplie pour mon fils Rodrigue !

Je n'ai pas d'autre enfant, ô mon Dieu, et lui sait bien qu'il n'aura pas d'autre frère.

Extrait de la publication

Vous le voyez qui d'abord s'était engagé sur mes pas sous l'étendard qui porte Votre monogramme, et maintenant sans doute parce qu'il a quitté Votre noviciat il se figure qu'il Vous tourne le dos,

Son affaire à ce qu'il imagine n'étant pas d'attendre, mais de conquérir et de posséder

Ce qu'il peut, comme s'il y avait rien qui ne Vous appartînt et comme s'il pouvait être ailleurs que là où vous êtes.

Mais, Seigneur, il n'est pas si facile de Vous échapper, et s'il ne va pas à Vous par ce qu'il a de clair, qu'il y aille par ce qu'il a d'obscur ; et par ce qu'il a de direct, qu'il y aille par ce qu'il a d'indirect ; et par ce qu'il a de simple,

Qu'il y aille par ce qu'il a en lui de nombreux, et de laborieux et d'entremêlé,

Et s'il désire le mal, que ce soit un tel mal qu'il ne soit compatible qu'avec le bien,

Et s'il désire le désordre, un tel désordre qu'il implique l'ébranlement et la fissure de ces murailles autour de lui qui lui barraient le salut,

Je dis à lui et à cette multitude avec lui qu'il implique obscurément.

Car il est de ceux-là qui ne peuvent se sauver qu'en sauvant toute cette masse qui prend leur forme derrière eux.

Et déjà Vous lui avez appris le désir, mais il ne se doute pas encore ce que c'est que d'être désiré.

Apprenez-lui que Vous n'êtes pas le seul à pouvoir être absent ! Liez-le par le poids de cet autre être sans lui si beau qui l'appelle à travers l'intervalle !

Faites de lui un homme blessé parce qu'une fois en cette vie il a vu la figure d'un ange !

Remplissez ces amants d'un tel désir qu'il implique à l'exclusion de leur présence dans le hasard journalier.

L'intégrité primitive et leur essence même telle que Dieu les a conçus autrefois dans un rapport inextinguible !

Et ce qu'il essayera de dire misérablement sur la terre, je suis là pour le traduire dans le Ciel.

SCÈNE II

DON PÉLAGE, DON BALTHAZAR

La façade d'une maison d'homme noble en Espagne. Première heure de la matinée. Un jardin rempli d'orangers. Une petite fontaine de faïence bleue sous les arbres.

DON PÉLAGE : Don Balthazar, il y a deux chemins qui partent de cette maison.

Et l'un, si le regard pouvait l'auner d'un seul coup, à travers maintes villes et villages

Montant, redescendant, comme l'écheveau en désordre sur les chevalets d'un cordier,

Tire d'ici directement à la mer, non loin d'une certaine hôtellerie que je connais parmi de gros arbres cachée.

C'est par là qu'un cavalier en armes escorte Dona Prouhèze. Oui, je veux que par lui Dona Prouhèze soit enlevée à mes yeux.

Cependant que par un autre chemin entre les genêts, tournoyant et montant parmi les roches parsemées,

J'accéderai à l'appel que cette tache blanche là-haut m'adresse,

Cette lettre de la veuve dans la montagne, cette lettre de ma cousine dans ma main.

Extrait de la publication

nrf

29-XII A 21490 ISBN 2-07-021490-7

Extrait de la publication